

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 40

Artikel: Croquis de vendange
Autor: Gaillard, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223482>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

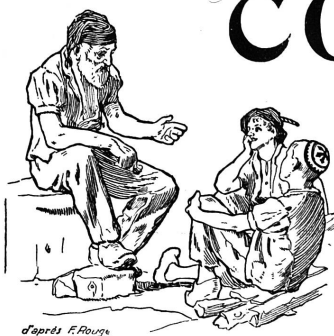
Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



d'après F. Roux

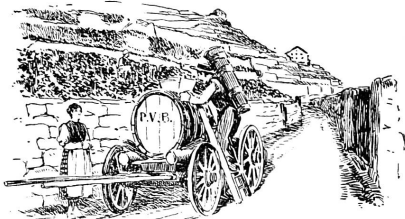
Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



CROQUIS DE VENDANGE

H! cette fois, vous voilà prise en défaut, mademoiselle Rachel!

Et Cyprien brandit un maigre grappillon avec un air de visible satisfaction.

— C'est à moi?

— Bien sûr, il était là! C'est un de vos deux rangs, ou quoi?

— Je ne l'y ai pas vu, je ne suis pas obligée de vous croire. Et puis, c'est trop petit. On ne devrait compter qu'à partir de dix grains.

Elle parle posément, maîtrisant un léger émoi, avec une certaine ingénuité qui en impose. C'est une Rachel qui n'attend plus un Jacob hypothétique, une « Combière », improvisée vendangeuse, dont la cinquantaine n'a rien enlevé à la fraîcheur du teint. Elle reste à l'aile et presque à l'écart de la bande, éprouvant un peu de peine et de gêne à se mettre au niveau du milieu ambiant; elle se garde dans une réserve et une sorte de timidité qui la rendent distante, lui élèvent un rempart de respect que le plus hardi hésite à franchir, même lorsque les libations à Bacchus augmentent son audace. Aussi ses compagnes, plus encore que ses compagnons de travail, la tiennent-elles pour prude et sourient-elles du souci qu'elle met à dépouiller les souches jusqu'au dernier grain de raisin, les fouillant de tous côtés, reculant pour mieux voir, et n'avançant que sûre de ne laisser aucune preuve de négligence. Ainsi faisant, elle est parfois distancée et forme une arrière-garde qu'entre deux branées Cyprien vient secourir.

Il est typique, ce Cyprien, qui fait partie du personnel sédentaire de la maison. Court, trapu, aussi solide sur ses jarrets que les mulets de son val de Bagnes, chauve et velu, offrant avec délices sa tête ronde aux rayons du soleil, qui bronze à peine son teint de méridional, il vous regarde d'un œil noir, mi souriant, mi espiègle, de l'air de ceux qui ont beaucoup vu et ne s'étonnent plus de rien. Célibataire frisant la quarantaine, mais songeant au mariage, comme au port à atteindre, et à la femme comme au numéro gagnant d'une loterie, il attend, pour faire le joli-cœur, d'avoir arrondi suffisamment son pécule pour pouvoir asseoir solidement son avenir sur quelques arpents de terre aux pieds des monts non loin de la Pierre-à-Voir.

Il est prévenant, attentif à ne pas blesser, causeur médiocre, mais d'un langage savoureux frisant le bon patois de là-bas, aux consonnances curieuses. C'est un sage en son genre, et l'on comprend que sa sagesse ait quelque affinité avec la réserve de Mlle Rachel. Sans le vouloir, leurs deux maturités sympathisent, et la force de l'un viendrait à l'aide de la faiblesse de l'autre plutôt que d'en abuser.

Laisser approcher de son visage ces têtes hirsutes et barbus où la sueur trace des sillons jaunâtres, sentir des lèvres poisseuses se plaquer sur sa joue et une bouffée d'haléine fleurant la vinasse ou le mauvais tabac vous couper la respiration, Mlle Rachel en a une sainte horreur, qui la rend ingénieuse à détourner les intentions, les velléités d'attaque, avec une attitude naturelle relevée de dignité, contre laquelle même Joseph, le joyeux drille, n'essaye pas de s'insurger. Vieille fille sentimentale, elle attache une telle importance au baiser qu'elle ne peut pas plus s'accommoder au goût du jour qu'à l'habitude traditionnelle, qu'elle trouve naturelle pratiquée par son entourage.

Justine, la seule en possession d'un mari, qu'elle a laissé arracher des pommes de terre sur le plateau de Tholon, ne fait pas tant de façons: crâne et raide comme un sergent-major, l'air décidé, le regard autoritaire, elle déclare:

— C'est moi qui ai laissé ça? Il n'y a pas de doute, n'est-ce pas? Eh bien! venez, payez-vous et qu'on n'en parle plus! Je n'aime pas les dettes.

Le plus drôle, c'est alors l'intéressé qui hésite, surtout si c'est le domestique Walter, jeune Bernois de vingt ans, qui ne rêve que conquêtes mouvementées, et se trouve penaud devant une injonction aussi catégorique, une acceptation aussi hautaine de l'inévitable. Il paraît que ça enlève tout le sel du baiser et diminue étrangement l'appétit, au point que notre jeune chasseur ferme les yeux sur les grappes accusatrices ou plutôt les cueille en catimini. Comme le mariage donne pourtant de l'autorité et fait juger les choses à leur juste valeur! Justine ne rougit ni ne pâlit sous le baiser d'un tiers, inconnu hier et qu'elle ne reverra peut-être jamais; elle se soumet sans récriminer à la galante coutume qu'une joyeuse vendange met particulièrement en honneur; bien plus, elle prêche la soumission à la grande Constance, novice de 18 ans, qui se démène comme quatre pour ne pas acquitter le juste tribut de sa négligence et qui reste souvent victorieuse, échevelée et pantelante, indignée de ce qu'on ne respecte pas sa répulsion et sa liberté.

— C'est jeunet, dit-elle; ça n'a rien vu, ça ne connaît rien de la vie; ça prend des riens pour des montagnes! Qu'elle n'en voie pas de plus rudes et elle aura de la chance! C'est une pouliche qui n'a pas encore eu le mors.

Walter a beau faire appel à tout son français germanisé, adoucir sa rudesse d'ourson, exciper de son bon droit, il reste pour Constance plus que l'indésirable; elle semble lui faire un grief de ses vingt ans, de son visage glabre, de son zèle vexatoire à dénicher le moindre des grappillons. Le sourire un peu ironique des aînés est une mortification pour l'amour-propre de notre cochet et du feu jeté sur son désir d'être à la hauteur de son rôle. Il ambitionne la maîtrise de Joseph (mari échappé pour la circonstance des douceurs de son foyer de Bosonnens) et jalouse ses succès, remportés sans difficultés, par un accord tacite, lui semble-t-il, en particulier avec Marie, la perle du trio venu de Tholon. Que n'a-t-il sa faconde, son patois chantant qui rivalise avec le savoyard et avec lequel Joseph

gante son humour populacier, ses traits de pince-sans-rire!

Amuser, faire rire, c'est désarmer les résistances, s'attirer les sympathies. Walter le reconnaît, et, dès le second jour, il se met à l'école de Joseph, dans l'espoir de rentrer en grâce auprès du clan féminin; mais le maître enseigne sans méthode, l'élève manque de compréhension, saisit de travers, et le résultat reste nul. La bonne harmonie ne cesse cependant pas de régner dans le groupe, où affinités, divergences, contrastes, finissent par se fondre en une compréhension mutuelle, dominée par la joie de vivre, de faire une belle récolte sous un ciel aux douceurs élyséennes.

A. Gaillard.



ON GRANO TSACHAO

DU quauque dzo, lè tsachão l'ant recoumeincí lão veryã pè lo pãys. L'annessant lè tsin, que trassant, acheintant, dzappant, po coudhí epouairí omète onn'agace ào on ètyãiru. On out de teimps z'à autro 'na débordenãie... et se vo dio que 'na bíte l'è attrapãie, vo mè derã que su tsachão et que vo mè craide pas. L'ãmo atant betã dãi point, dins...

Et tot parãi n'arreve pas à ti clião mere-lãivre de fère quemet Monsu Loquiet que vo vu contã.

Mã po coumeincí, laissí mè vo racontã çosse du lo fin bet.

L'etài dein on velãdzo que l'è dein lo rognon dão canton. Onna lãivra, oncore dzouvenetta, passãve dè couët l'écoula. Lè mousse tsantãvant justameint cliã galéza tsanson que sè dit:

*Derriè' chez mon père
Y a t'un pommier doux.
Trois jeunes princesses
Sont assis's dessous.*

Vaitcè ma lãivra que sè met'ã accutã derrãi la porta, dão tant que l'avã de dzoüio d'ouëre contã de cli pommã dão et de clião dzouvenet princesses. Ma fã, la morta etài rein que eintrè-bètcha; la lãivra ein s'appouyeint contro avoué lè piaute et lè z'orolhie la fã àovrì et m'einlèvã se n'eintre pas dedein. De pouãre, n'a pas su sè ressaillí. Lè mousse et lo régent l'ant corattãie, corattãie, l'ant eimpougna pè lè z'orolhie. Lo régent l'a betãie dein onna dzéba à counet et pu a-te-là!

Vo séde, prão su, que lãi a rein que pouésse atant bourlã onna lãivra que de la preindre po on counet. Clião bíte, vo pouéde pas lão fère accraire que sant de la mima matãire. Lãi a rein à fère.

Lo régent vegnãi ti lè matin, ein alleint sounã la cliiotse, lãi baillí dãi folhie de tchou. La pite lãivra lè guegnive d'on get et sè peinsãve:

— Cein l'è bon po dãi counet! Pouh!

On coup, lo régent l'a voliu montrã ào préfet. Crénom! stisse ne fã ne ion ne doù et l'a baillí lè z'oodre po la fère relatsí, ào bin l'ameinda!

L'è su que lo régent l'arã bin voliu ein fère